

Nada Sattouf, Gary Hang, Marie Savard

Hugues Corriveau

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2008). Compte rendu de [Nada Sattouf, Gary Hang, Marie Savard]. *Lettres québécoises*, (129), 34–35.

☆☆☆ 1/2

Nada Sattouf, *Mémoires et un sommeil*, Montréal, Poètes de Brousse, 2007, 88 p., 15 \$.

Ne rien perdre du vivant

L'élan qu'il faut pour survivre à la douleur.

La langue de Nada Sattouf est étrange comme une promesse, elle voyage dans les syllabes et les consonnes avec précaution pour ne rien casser de ce qui peut sauver les vies qui s'achèvent bien quelque part, en ce moment, dans le moment de l'écriture. Libanaise vivant au Québec depuis des années, elle publie son troisième recueil ici, les deux premiers étant parus dans son pays d'origine. Or, l'origine occupe une grande place dans ce trajet poétique. Mais Nada Sattouf ne raconte pas, elle foudroie, elle réclame la poésie jusque dans son côté le plus obscur, le plus radical. Elle traque les images, les associe sans vergogne, laissant les éclats faire leur œuvre :



*les uns disent les domaines cagneux
exode des champs ombilicaux
gerçure des yeux parallèles
les uns disent les portes véreuses
rôle savonneux
pluie retenue dans les gorges parallèles (« Terre cinq », p. 10)*

SANS COMPROMIS

Ces poèmes ne sont pas faciles d'accès, loin de là. La hachure et les sauts de sens troublent constamment la linéarité ; mais s'impose conséquemment une sorte d'envoûtement qui, si peu qu'on y consente, nous déporte et nous emporte. Par exemple, dans « Terre quatre », comment débrouiller ceci ?

*Tu graisses les dentiers
par-dessous les femelles
avant qu'il ne pleuve des langues calcaires
avant que les danses malsaines
n'inbument le blé jusqu'au bout des ongles
et que les affres ne grisent
le pain jusqu'aux poux (p. 13)*

Mais la beauté de cette musique et de cette voix convainc par une précision étonnante du vocabulaire qui frappe et cogne.

CE QU'IL FAUT DIRE

La poète porte en elle des effusions, un volcan qui cherche à tenir tête au ciel et au destin. Elle affirme dans « Au nord les membres ne sont pas les mêmes » (elle précise dans une note qu'il faut entendre le « nord » comme celui du Liban) : « Je viens sans issue / [...] j'ai sous les dents / l'amande des aïeux / le culte d'une sève / j'ai le mal de naissance / que portent mes villes » (p. 23). La force de ce trajet tient à ce mélange



de douceur et de férocité sous-jacente. Comment ne pas s'émouvoir de cette ombre sur les pierres dans « Légèrement (et un adverbe) » : « Noir ainsi les draps / [...] et un corps / où les corps / sont les murs / cambrés de tumeurs / noir ainsi les murs / au moment du dénouement / sont les murs / le corps inique s'absorbe / les lèvres mal tracées » (p. 35) ? Quand l'incendie de la demeure ou du corps meurtri impose ses lueurs, « les pierres s'enlaidissent » (« Tout près », p. 36), « la prière angoisse » (« À l'envers », p. 37).



NADA SATTOUF

LE SECRET MÉLANGE DES SENS

« Pour que le commencement / soit le noir des lèvres / un tas de brous de noix / un tas de climats inertes » (« Enfants du bois », p. 50), il faut savoir le bruit du cœur qui entend venir les passions. Nada Sattouf a cette manière de se rendre disponible à la surprise du langage et des images, de se laisser porter par l'étonnement, nous entraînant avec elle dans un voyage au sens touffu.

☆☆☆

Gary Klang, *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, Montréal, Mémoires d'encrier, 2007, 80 p., 15 \$.

Pour saisir le pas compté du monde

Un poète tente de saisir l'éphémère et le vrai.

La poésie de Gary Klang dans *Il est grand temps de rallumer les étoiles* tient parfois à quelques mots dans la page, souvent plus proluxe. Sa parole n'en semble pas moins murmurée pour ne rien amener des catastrophes humaines. « Où que l'on aille / Cet œil qui pèse / Et juge » (p. 17) surveille le déplacement des confidences, soumis qu'est le poète à l'angoisse de l'ultime surveillance.

LE MONDE PLUTÔT QUE LA NOSTALGIE

Gary Klang, né à Haïti, a vécu en France, est devenu spécialiste de Proust, et a écrit d'abord des œuvres poétiques qui parlaient de l'exil et du pays natal. Il présente son nouveau recueil comme un habitant du monde qui admet son existence dans cet ailleurs qu'il veut rallumer. Et je crois que la tâche est accomplie bellement dans ce dernier ouvrage parce que cette tendresse qui le prend tout entier fait souvent écho à une certaine forme d'apaisement :



*Il pleure sur la ville
La fleur
Ne répond plus aux caresses de la terre
Le ciel
S'ébroue
Comme un enfant qui joue aux rayons du soleil* (p. 16)

Ce qui ne l'empêche aucunement de savoir qu'« Un jour/ Nous serons terre parmi les pierres » (p. 20), gardant l'œil ouvert pour ne pas être aveuglés par cet autre œil aux aguets.

MALGRÉ LE NOIR

C'est contre la cendre qui pourrait recouvrir le regard et l'empêcher de repenser le bonheur qu'écrit le poète, résistant à l'éteignoir des massacres, rappelant çà et là le devoir de mémoire et de réveil. Et ce n'est pas fait sans une certaine naïveté, sans quelques clichés



GARY KLANG

convenus mais comme exsudés de la terre même qui en moule les phrases. Puisque, confie-t-il, « On m'a donné pouvoir/ De métamorphoser l'impur » (p. 29), il suffit de tendre l'oreille à cette petite musique qui accompagne tout à la fois le délabrement et la résurrection. « Mais l'homme de la lenteur rêve encore à ce qui fut » (p. 32), malgré sa promesse de ne pas sombrer dans la vieille nostalgie. Qu'est-ce donc alors qu'il faudrait ramener sinon la lumière, encore et toujours elle, « Laiss[ant] le chant s'élever/ Sans jamais l'enfermer » (p. 37), afin de « Retrouver l'astre/ Nu de toute énigme/ De toute patience/ Détruire l'obstacle et les halliers/ Pour s'allonger enfin dans la plaine de corail » (p. 39) ?

PRIÈRE HUMANISTE

Car il faut prier l'avenir du monde pour qu'il achève ses massacres, et le sang, et la déperdition d'une île, et ce que l'âme retient de chagrin dans tout cela qui la détruit. Certains longs textes de la fin du recueil témoignent de cet empêchement, de cette crainte profonde de voir l'impossible parole devenir silence. « Vite la vraie vie », (p. 60), s'écrie le poète, et « Soudain le ton se trouve/ Et c'est comme si tout s'éclairait/ On joint les mots/ Sans trop savoir d'où provient le miracle/ Mais l'on comprend/ On sait » (p. 61).

☆☆ 1/2

Marie Savard, *Oratorio Qué.*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2007, 60 p., 10 \$.

Toute musique des mots

La langue a des ressources infinies pour le jeu.

Composé de vingt et un chants pour deux voix (Lui et Elle) et deux chœurs (celui des Pleureuses et celui des Vieillards), *l'Oratorio Qué.* de Marie Savard, dans une très savante construction, multiplie les appels et les reproches, les demandes d'amour et les constatations d'échec. D'entrée de jeu, Lui nous dit que « les mères heurtèrent au passage/ un corps/ mort / en leur absence » (p. 15), ce qui ouvre les chants à la douleur de savoir si précaire la durée, quand il nous précise qu'« une histoire est passée par ici » (p. 16), « qu'elle a laissé des flaques/ de sang/ de chair / un goût amer/ comme celui de nos mères/ quand elles se taisent » (p. 17).



MARIE SAVARD

CERTAINS DÉRAPAGES ?

Or, pas loin de là, les Vieillards, un peu gagas, se mettent à chanter : « C'est la poulette grise/ qui a pondu dans l'église » (p. 19) ; la rupture de ton, brutale, ne s'explique pas vraiment, d'autant que Lui ne cesse de rappeler qu'une histoire est passée par là en laissant des traces plutôt violentes. Elle n'apparaît qu'au chant iv pour citer le *Cantique des cantiques*. Attendez, je m'embrouille un peu. Ah ! C'est qu'Elle veut présenter celui qu'elle aime à sa mère. Et les Vieillards nous apprennent qu'« Elle est partie la voleuse/ l'amante religieuse/ avec son amant » (p. 24), pire qu'« Elle est partie la voleuse/ avec les enfants » (p. 24). À travers tout cela, on ne cesse de nous dire que personne n'a vu cela, ne l'a pas vue elle, ne l'a pas entendue. En fait, c'est

dans une confusion assez généralisée qu'on essaie tant bien que mal de savoir de quoi on nous entretient.



MAIS À LA FIN, L'A-T-ON RECONNUE ?

Gougenard, pour faire diversion sans doute, Lui nous avoue candidement que « Leur éminence sombre/ s'achète au noir/ quand ils suivent leur ombre/ sur le trottoir » (p. 26). Oh là là ! Des calembours maintenant ! Bienvenu, le chant vii nous permet d'entendre Elle et Lui nous confier « qu'il y a une mine/ au fond de la mémoire dure/ qui attend de la faire éclater » (p. 27). Bon, enfin du solide.

TON GRAVE

Et puis, tout à coup, à partir du chant viii, le ton n'est plus le même, il devient prenant, donnant à dire des choses sur la femme, sur le sort des femmes et leur langue de toujours :

*Cette langue punie
inscrite dans mon corps [dit Elle]
me retient
me tient lieu de silence
en sursis
de ligne de vie
où sonne encore le glas
de ma mise à mort* (p. 29)

Entre les enfants et les brûlures, entre le danger et le cri, la voix de la poète s'incarne et devient. On aurait voulu que l'ensemble du recueil tienne haut ce pari. Il se poursuit jusqu'au chant xii avec une sorte de rage dans la mouture même des mots qui sont conviés dans leur polysémie. Mais cette polysémie même n'est pas sans danger, et de nouveau l'ironie vient déranger ce qui se dit de puissant pour le faire paraître un peu superficiel, dans cette réplique de Lui : « Crise/ main mise/ crampe néant/ s'enlise/ ex cathedra/ dans le fatras/ de son quant-à-soi » (p. 41). Soit, on est bel et bien dans la musicalité, le titre même du recueil impose son oratorio, mais il me semble qu'à trop vouloir chanter, la note risque de se perdre et le chanteur, de faire un couac.